

ZEMIRE

ET

AZOR,

COMÉDIE-BALLET.

ZEMIRE ET AZOR,

COMÉDIE-BALLET,

EN VERS, ET EN QUATRE ACTES;

Mêlée de Chants & de Danses;

Représentée devant Sa Majesté à Fontainebleau le 9 Novembre 1771, & sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le Lundi 16 Décembre suivant.

Par M. MARMONTEL, de l'Académie Françoise;
La Musique de M. GRETRY.

Le Prix est de 30 sols.



A PARIS,
Chez VENTE, Libraire des Menus-Plaisirs du Roi & des Spectacles de Sa Majesté, au bas de la Montagne Sainte-Geneviève.

M. DCC. LXXI.
Avec Approbation & Permission.



ACTEURS.

AZOR, Prince Persan, Roi de Kamir, d'abord sous une forme effrayante. — Mr. Clairval.

SANDER, Persan, Négociant d'Ormus. — Mr. Caillot.

ALI, Esclave de Sander. — Mr. Laruette.

ZEMIRE, FATMÉ, LISBÉ, Filles de Sander. — Mlle. Laruette. Mlle. Trial. Mlle. Beaupré.

ZEMIRE,	Filles de Sander.	Mlle. Laruette.
FATMÉ,		Mlle. Trial.
LISBÉ,		Mlle. Beaupré.

UNE FÉE, — Mlle. Desglands.

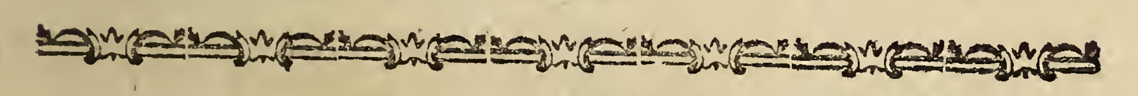
TROUPES DE GÉNIES ET DE FÉES.

La Scene est en Perse, alternativement dans un Palais de Fée, & dans une Maison de Campagne très-simple, sur le Golse d'Ormus.



ZEMIRE ET AZOR,

COMÉDIE-BALLET.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SANDER, ALI.

SANDER.

QUELLE étrange aventure! un palais éclairé,
Meublé, richement décoré,
Où je ne rencontre personne!

ALI, *avec frayeur.*

Monsieur, délogeons prudemment.
Il n'y fait pas bon : je soupçonne....

SANDER.

Quoi donc ?

ALI.

Que tout ceci n'eſt qu'un enchantement.

SANDER.

Un enchantement ſoit. Au milieu d'un orage,
La nuit, dans un bois ténébreux,
Nous ſommes encor trop heureux
De trouver cet aſyle.

ALI.

Auriez-vous le courage
D'y paſſer la nuit?

SANDER.

Pourquoi non?

ALI.

Monſieur, prenez-y garde.

SANDER.

Bon!
Qu'as-tu peur? Si quelqu'un dans ce palais habite,
Il nous y reçoit aſſez bien.

ALI.

Et ſi c'eſt un Génie?

SANDER.

Hé-bien?

ALI.

Croyez-moi, partons au plus vîte.

AIR.

L'orage va ceſſer. *
Déja les vents s'appaiſent :
Les voilà qui ſe taiſent.
Partons ſans balancer.
Ce n'eſt plus rien, rien qu'un nuage ;
Dont le ciel ſe dégage.
Cela ne peut durer ;
Le tems va s'éclairer.
Vos filles vont paſſer
La nuit à vous attendre ;
La frayeur va les prendre ;
Pourquoi les délaiſſer ?
Vous les aimez d'amour ſi tendre !
Pourquoi, pourquoi les délaiſſer ?

L'orage va ceſſer, &c.

SANDER.

Que dis-tu? l'orage redouble.

ALI, *à part.*

Il a raiſon.

SANDER.

Comment retrouver mon chemin ?

ALI, *vivement.*

Je vous menerai par la main.

---

* *L'accompagnement contrarie les paroles.*

SANDER.

Nous ſommes bien : paſſons ici la nuit ſans trouble.

ALI, *avec frayeur.*

Sans trouble !

SANDER.

Au point du jour nous partirons demain.

AIR.

Le malheur me rend intrépide.
J'ai tout perdu ; je ne crains rien.
Et pourquoi ſerois-je timide ?
Pour moi, la vie eſt-elle un bien ?
Je ſuis tombé de l'opulence
Dans la miſere & dans l'oubli.
Un vaiſſeau, ma ſeule eſpérance,
Dans les flots eſt enſeveli.

Le malheur, &c.

ALI.

Ho ! moi, qui n'eus jamais d'autre bien que la vie,
Je n'aime point à l'expoſer.

SANDER.

Allons, laiſſe-moi repoſer ;
Et dors, ſi tu le peux.

ALI.

Je n'en ai nulle envie.
Dormir chez des eſprits ! & ſans avoir ſoupé ! ...

(*Une table ſervie paroît au milieu du Salon.*)

O ciel !

SANDER.

Qu'eſt-ce?

ALI.

Monſieur! une table ſervie!

SANDER.

Tu vois : de nos beſoins quelqu'un s'eſt occupé.

ALI, *tremblant.*

Oui, quelqu'un!

SANDER.

Mets-toi là.

ALI.

Vous mangerez?

SANDER.

Sans doute.

Notre hôte eſt magnifique : il ne ménage rien.

ALI, *en élevant la voix.*

A ce Seigneur-là rien ne coûte.

(*plus bas.*)

Il faut que j'en diſe du bien;
Car il eſt là qui nous écoute.

SANDER.

Voilà des mets fort délicats.

ALI.

Ah! ſi j'oſois, quel repas!

SANDER.

Ose, crois-moi.

ALI.

Voyons.

(*Il mange.*)

SANDER.

Quoi! du vin!

ALI, *avec joie.*

Du vin!

SANDER.

Goûte.

ALI.

Pour celui-ci je n'y tiens pas.

SANDER.

Ta main tremble?

ALI.

Ah Monsieur! cette liqueur vermeille
N'est peut-être qu'un poison lent.
Mais n'importe. (*il boit.*) Il est excellent;
Et dûssai-je en mourir, j'en boirai ma bouteille.

SANDER.

Hé-bien? Comment te trouves-tu?

ALI.

De cet élixir la vertu

Petit à petit me ſoulage.
De fatigue & d'effroi j'étois preſque abattu;
Mais je ſens revenir ma force & mon courage.
(*Il boit.*)
Encore un petit coup. Ah! le charmant breuvage.

AIR.

Les eſprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleurs gens du monde.
Voyez comme ici tout abonde.
Quel bon ſoupé! quelle liqueur!
Ah! quelle liqueur!
Les eſprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleurs gens du monde.
On n'en parle que par envie:
Moquons-nous de ces contes vains.
Pour moi, j'en ai l'ame ravie;
Je ne veux pas d'autres voiſins.
Avec eux je paſſe ma vie,
S'ils ont toujours d'auſſi bons vins.

Les eſprits, &c.

SANDER.

Ali, pour le coup, eſt un homme.
Il ne craint rien.

ALI.

Ho! rien du tout.
(*Il ſe jette ſur un ſiége.*)

SANDER.

Voyons quel tems il fait.

ALI, *en s'endormant.*

J'aurois dormi de bout.

DUO.

SANDER.

Le tems eſt beau.

ALI.

J'en ſuis bien aiſe.

SANDER.

Ali !

ALI.

Je dors.

SANDER.

Il faut partir.

ALI.

Quand j'ai bien bu, ne vous déplaiſe,
Je veux dormir.

SANDER.

Il faut partir.
Tu dormiras plus à ton aiſe,
Quand nous ſerons rendus chez moi.

ALI.

Je dors ſi bien ſur une chaiſe !
On eſt ici comme chez ſoi.

SANDER.

Le jour ſe leve.

ALI.

Qu'il ſe couche.

SANDER.

Ali, ſans toi je m'en irai.

ALI.

Partez ſans moi : je vous ſuivrai.

SANDER.

Et ſi quelque bête farouche
Vient t'attaquer ?

ALI.

Je n'ai pas peur.

SANDER.

Ce vin t'a donné du cœur.

ALI.

Ce bon vin m'a donné du cœur.

SANDER.

Allons, ma famille m'attend.
Leve-toi, je l'ordonne ; & partons à l'inſtant.

ALI.

Ah ! laiſſez-m'en du moins prendre encore une doſe.
(*Il boit.*)

SANDER.

Je veux, en quittant ce beau lieu,
Avoir de ce prodige un témoin qui dépoſe.
Ma petite Zemire, en me diſant adieu,
Ne m'a demandé qu'une roſe ;
Je vais de ce roſier en cueillir une.

(*Il approche d'un roſier, qui eſt ſur une conſole ; & il en cueille une roſe.*)



SCENE II.

AZOR, SANDER, ALI.

AZOR, *sous une forme effrayante.*

HOLA!

ALI, *tremblant.*

Ciel!

SANDER.

Que vois-je?

AZOR.

Que fais-tu là?
Et pourquoi me prendre mes roſes?

SANDER.

Pardon. Je ne voyois aucun mal à cela;
Et libéral en toutes choſes,
Je ne te croyois point jaloux de ces fleurs-là.

AZOR.

Téméraire, ingrat, je te donne
L'aſyle, un bon ſoupé, le meilleur vin que j'ai;
Et tu veux que je te pardonne
De me voler mes fleurs! non je ſerai vengé.
Tu vas mourir.

SANDER.

Tu peux diſpoſer de ma vie
Je ne la plains, ni ne défends
Des jours ſi peu dignes d'envie.
Je n'ai regret qu'à mes enfans.

AZOR.

De trois filles, dit-on, le deſtin t'a fait pere?

SANDER.

Hélas! ce qui me déſeſpere,
C'eſt de les laiſſer ſans appui.

ALI.

Ah! vous auriez pitié de lui,
Si vous ſaviez combien ces trois filles ſont belles.

SANDER.

Je viens d'Ormus. J'allois y ſavoir des nouvelles
D'un vaiſſeau, mon dernier eſpoir.
Mes filles, croyant me revoir
Dans l'opulence, l'une d'elles,
A mon départ, me demanda
Des rubans, l'autre des dentelles;
Mais la plus jeune leur céda
Toutes ces riches bagatelles;
Et d'un air tendre & careſſant,
Elle me dit, en m'embraſſant:

» Je ne veux qu'une rose : elle me sera chere,
» Plus que le don le plus brillant ;
» Et je dirai : C'est à moi que mon pere
» Daignoit penser en la cueillant. »

A I R.

La pauvre enfant ne savoit pas
Qu'elle demandoit mon trépas.
Cachez-lui bien que cette rose
Est la cause
De mon malheur.
Ah ! pour elle quelle douleur !
Sa tendresse
Qui me presse
De revenir dans ses bras,
Me rappelle ma promesse.
Ah ! pauvre enfant, tu ne sais pas
Que tu demandes mon trépas.

AZOR.

J'ai l'ame assez compatissante
Pour me laisser fléchir. Mais il faut que, pour toi,
L'une de tes filles consente
A venir se donner à moi.

SANDER.

Moi ! te livrer ma fille !

AZOR.

Il faut me le promettre,
Ou sur l'heure !...

ALI.

Il eſt le plus fort ;
Et c'eſt à nous de nous ſoumettre.

SANDER.

Cruel ! pour une fleur !

AZOR.

Et ſais-tu ſi mon ſort
Ne tient pas à ces fleurs qu'un charme a fait éclore ?

SANDER, *à part.*

Non, j'aime mieux mourir que d'expoſer leurs jours.
Mais je veux les voir, les embraſſer encore.

AZOR.

Hé-bien ?

ALI, *bas à SANDER*

Promettez-lui toujours.

SANDER.

Malgré le ſort qui nous menace,
J'en donne ma parole, & la tiendrai :
Une d'elles prendra ma place,
Ou moi-même je reviendrai.

AZOR.

Voilà qui nous réconcilie.
Reprens cette fleur.

SANDER.

Moi !

AZOR.

Reprens-là : je le veux ;
Et qu'elle ſoit pour tous les deux
Le garant mutuel de la foi qui nous lie.

AIR.

Ne vas pas me tromper.
Ne crois pas m'échaper.
Sur la terre & sur l'onde
Ma puissance s'étend;
Et jusqu'au bout du monde
Ma vengeance s'étend.
Compte sur mes largesses,
Si tu me satisfaits;
Sois sûr que mes bienfaits
Passeront mes promesses,
Que pour toi mes richesses
Ne tariront jamais;
Mais!
Ne vas pas me tromper, &c.

Choisis, ou ma colere, ou ma reconnoissance.

SANDER.

Je redoute moins ta puissance
Que je ne respecte ma foi.

AZOR.

Prends-y bien garde. Allons, suis-moi:
Je vais t'abréger le voyage;
Et, dans l'instant même, un nuage
Va te porter d'ici chez toi.

ALI, *tremblant.*

Un nuage! Ah! permettez....

AZOR.

Quoi?

ALI.

Que je m'en aille à pied.

AZOR.

Pourquoi donc?

ALI.

Mon uſage
N'eſt pas d'aller ſur un nuage.

AZOR.

Aimerois-tu mieux un dragon?

ALI, *avec une frayeur plus vive.*

Ho! non. Pour aller de la ſorte,
Je n'ai pas la tête aſſez forte.

AZOR.

Hé-bien, tu peux attendre ici ton Maître.

ALI.

Non!
Le nuage d'abord m'a fait peur; mais n'importe:
Puiſque mon Maître y va, j'y puis aller auſſi.

AZOR.

Viens donc.

ALI.

Si pourtant....

AZOR.

Point de *ſi*.

ALI.

Allons, que le diable m'emporte,
Pourvu que ce ſoit loin d'ici.

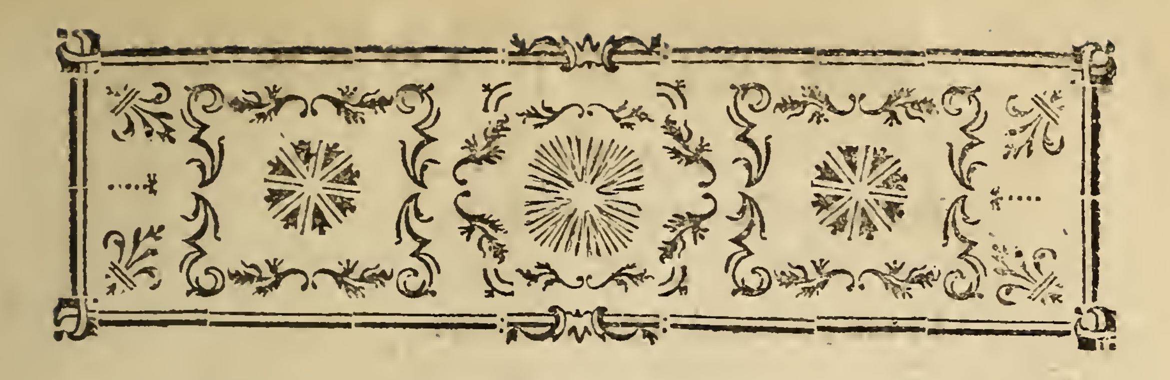
(*Symphonie qui exprime le vol du nuage.*)

(*Le Théâtre change, & repréſente l'intérieur de la maiſon de* SANDER.)

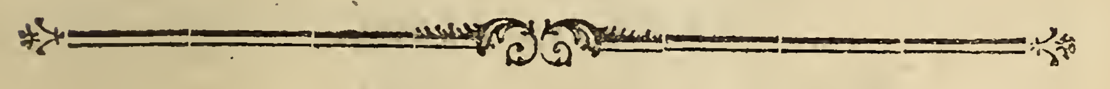
FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE SECOND.



ACTE SECOND.



SCENE PREMIERE.

ZEMIRE, FATMÉ, LISBÉ, *travaillant à la lumiere d'une lampe.*

ENSEMBLE.

TRIO.

Veillons, mes sœurs, veillons encore.
La nuit
S'enfuit
Devant l'aurore.
Mes sœurs, voilà bientôt le jour.
Jour prospere,
Rends un pere,
Rends un pere à notre amour.

FATMÉ.

Il m'a promis des dentelles.

LISBÉ.

A moi des rubans nouveaux.

B

FATMÉ.

Les dentelles les plus belles.

LISBÉ.

Et les rubans les plus beaux.

ZEMIRE.

Il m'a promis une rose.
C'est la fleur que je chéris.

FATMÉ ET LISBÉ.

Une rose ? C'est peu de chose.

ZEMIRE.

De sa main elle est sans prix.

ENSEMBLE.

Veillons, mes sœurs, &c.

SCENE II.

SANDER, ALI, LES TROIS FILLES.

ZEMIRE, FATMÉ ET LISBÉ.

AH ! mon pere !

SANDER.

Bonjour, mes enfans.

ZEMIRE.

Quelle joie
Nous cause votre heureux retour !

FATMÉ.

Le ciel vous rend à notre amour.

SANDER.

Il permet que je vous revoye.

ALI, *à part.*

Me voilà. J'en ſuis étourdi.
Les vents ſont un fier attelage !
Et je le donne au plus hardi.

ZEMIRE, *à Sander.*

Avez-vous fait un bon voyage ?

FATMÉ.

Revenez-vous bien riche ?

SANDER.

Hélas ! tout a péri.

LISBÉ ET FATMÉ.

Tout a péri !

SANDER.

Dans la miſere
Nous voilà retombés.

ZEMIRE.

Mon pere,
Vous n'en ſerez que plus chéri.

SANDER.

(*à Fatmé & à Lisbé.*) (*à Zemire.*)
Mes enfans, vous pleurez ! & toi, tu me conſoles !

ZEMIRE.

Vous même, vous comptiez si peu
Sur des espérances frivoles !
Nous en avons encore assez, de votre aveu.
Pour être heureux, il faut si peu de chose !
L'oiseau des bois, comme nous, est sans bien ;
Le jour il chante, & la nuit il repose.
Il n'a qu'un nid ; que lui manque-t'il ? rien.
J'ai vu souvent, dans la campagne,
Le pauvre & joyeux moissonneur
Folâtrer avec sa compagne,
Et chanter gaiment son bonheur.
Allons, mon pere, allons, courage.
Leur exemple est pour nous une belle leçon.
Ali peut bien lui seul vaquer au labourage ;
Et vous, mes sœurs, & moi, nous ferons la moisson.
N'est-il pas vrai, mes sœurs, qu'un pere qui nous aime,
Nous tient lieu de richesse, & suffit à nos vœux ?

LISBÉ.

Oui, ma sœur.

FATMÉ.

Hélas, oui !

ZEMIRE.

Nous pensons tout de même ;
Ne soyez donc plus malheureux.

SANDER.

La pauvre enfant ! qu'elle eſt touchante !
Sa raiſon, ſa bonté, ſa tendreſſe m'enchante.
Je me ſuis ſouvenu de toi.
(à Fatmé & à Lisbé.)
Pour vous deux je n'ai pu.... vous en ſavez la cauſe.

FATMÉ ET LISBÉ.

Vous êtes trop bon.

SANDER, *aux mêmes.*

Plaignez-moi.
Toi, Zemire, tu n'as demandé qu'une roſe ;
La voilà.

ZEMIRE.

Vous me raviſſez.

SANDER.

Oui, qu'elle te ſoit chere. (*bas*) Elle me coûte aſſez.

ZEMIRE.

AIR.

Roſe chérie,
Aimable fleur,
Viens ſur mon cœur.
Qu'elle eſt fleurie !
Ah ! quelle odeur !
Voyez, ma ſœur,
Qu'elle eſt fleurie !
Que ſes parfums ont de douceur !

Des mains d'un pere,
Qu'elle m'eſt chere !
Quoi ! j'occupois mon pere abſent !
Ah ! que mon cœur en eſt reconnoiſſant !
C'eſt à moi, c'eſt à moi que s'adreſſe
Cet amour, cet excès de tendreſſe !
Bonté touchante !
Soin qui m'enchante !
Bonté touchante !
Don raviſſant !
Roſe chérie,
Aimable fleur,
Viens ſur mon cœur !
Puiſer la vie.
Viens du moins mourir ſur mon cœur.

SANDER.

Vous avez, mes enfans, veillé toute la nuit ;
J'ai beſoin de repos moi-même.
Venez, embraſſez moi. (*à part*) Ciel ! où m'as-tu réduit !

(*FATMÉ & LISBÉ ſe retirent; ZEMIRE reſte, obſervant ſon pere, qui ſe jette ſur un ſiége, accablé de douleur.*)

SCENE III.

SANDER, ALI, ZEMIRE.

ZEMIRE, *à part.*

Comme il eſt affligé !

SANDER, *l'appercevant.*

Va-t'en.

ZEMIRE.

Non, je vous aime

Plus que ma vie ; & je ne puis....

SANDER.

Va-t'en. Dans l'état où je ſuis....
Laiſſe-moi.

ZEMIRE.

D'où vous vient cette douleur extrême ?

SANDER.

Que lui dirai-je ? (*haut.*) va, ce n'eſt rien.

ZEMIRE.

Ce n'eſt rien !

Non, votre cœur ne peut ſe dérober au mien.
Avant que d'avoir l'eſpérance
Que ce vaiſſeau vous fût rendu,
Vous étiez conſolé de le croire perdu.
Aujourd'hui, quelle différence !

Trifte, abattu, découragé,
Mon pere ! en quel état vous êtes!
Dites-moi vos peines fecretes ;
Et vous en ferez foulagé.
Eft-ce à votre pauvre petite,
Qui vous aime fi tendrement,
Que ce cœur devroit un moment,
Cacher le trouble qui l'agite?

SANDER.

(*Elle s'éloigne.*)

Laiffe-moi... je l'afflige ; il faut la confoler.
Viens, embraffe ton pere, avant de t'en aller.

ZEMIRE.

Mon pere !

SANDER.

Allons, va-t'en. Va repofer, te dis-je.
(*Il fort.*)

ZEMIRE, *à part.*

Non, je le fuis. Je veux favoir ce qui l'afflige.
Son filence me fait trembler.



SCENE IV.

ALI, *ſeul.*

JE crois rêver ; je crois être en délire.
De ma frayeur je ne ſuis point remis.
Mon pauvre maître ! il a promis ;
Et le moyen de s'en dédire ?
Voilà pourtant, ſans y ſonger,
Ce que l'on gagne à voyager.

AIR.

Plus de voyage qui me tente.
Je veux mourir vieux, ſi je puis.
Je ne ſerai plus qu'une plante ;
Et je prends racine où je ſuis.
Paſſe encor pour aller ſur terre :
C'eſt un plaiſir quand il fait beau.
Paſſe encor pour aller ſur l'eau :
Quoique je ne m'y plaiſe guère.
Mais voyager ſur les nuages ;
Et voir là-bas, là-bas, là-bas,
La terre s'enfuir ſous ſes pas !
Cela dégoûte des voyages.
La tête tourne d'y penſer.
Je ne veux plus recommencer.

*

SCENE V.

ALI, ZEMIRE.

ZEMIRE.

ALI, mon cher Ali, dis-moi ce qu'a mon pere.
Son ſilence me déſeſpere.
Il mêle à ſes embraſſemens,
Des ſoupirs, des gémiſſemens
Qui rempliſſent mon cœur des plus vives alarmes.

ALI, *à part.*

Allons nous-en.

ZEMIRE.

Quoi ! tu me fuis !

ALI.

Ho ! moi, je ne ſais pas réſiſter à des larmes.

ZEMIRE.

Cher Ali, prend pitié de l'état où je ſuis.
Daigne me confier les peines de ton maître.
Je les adoucirai peut-être ;
Je les calmerai ſi je puis.

ALI, *à part.*

L'aimable enfant ! quel dommage,
D'être mangée à ſon âge !
Il n'en feroit qu'un repas.

ZEMIRE.

Que dis tu là ?

ALI, *à part.*

Non, je gage

Qu'il ne la mangeroit pas.

Ecoutez. Il eſt sûr que ſans votre aſſiſtance,

Votre malheureux pere eſt un homme perdu.

ZEMIRE.

Mon pere ?

ALI.

Il m'a bien défendu

De vous en faire confidence ;

Mais il ne s'agit pas ici de reculer,

Ni de vous rien diſſimuler.

Cette nuit, dans un bois....

SANDER, *ſans ſe montrer.*

Ali !

ALI.

Je crois l'entendre.

Oui, c'eſt lui-même. Allez m'attendre.

ZEMIRE.

Ah ! tu m'en as trop dit, pour ne pas achever.

ALI.

Allez. Je vais vous retrouver.



SCENE VI.

SANDER, ALI.

SANDER, *à part.*

PLUS de repos pour moi. Le trouble qui me presse...
(*à Ali.*)
Tu ne dors pas?

ALI, *tristement.*

Moi? non.

SANDER.

Et ces pauvres enfans?

ALI.

Elles reposent.

SANDER.

Leur tendresse
Me fait un mal!... je te défends,
Encore une fois, de leur dire
Où je vais, ni quel est le malheur qui m'attend.

ALI.

Quoi! vous allez!...

SANDER.

Ce soir.

ALI.

Cela presse-t-il tant?

SANDER.

Une table, je veux écrire.
Laisse-moi.

SCENE VIII.

SANDER, *ſeul.*

JE ſuis ſi troublé!....
Du poids de ma douleur je me ſens accablé.

RECITATIF *obligé.*

(*Il écrit.*)

Je vais faire encore un voyage,
Bien long peut-être!... ô! vous, que je laiſſe au milieu
Des écueils de votre âge,
Veille ſur vous le ciel!... jouiſſez en ce lieu
Des douceurs d'une vie obſcure, honnête & ſage...
Aimez-vous, aimez-moi. Je vous embraſſe. Adieu.

Me voilà plus tranquile. Il faut que je dépoſe
Cette lettre en main sûre. Ali!.. mais il repoſe.
Ce ſoir, avant que de partir,
Il ſuffira que je la laiſſe.
Je ſuis abattu de foibleſſe;
Et je ſens, malgré moi, mes yeux s'appeſantir.

(*Il ſort.*)



SCENE VIII.

ZEMIRE, ALI.

DUO.

ZEMIRE.

Je veux le voir ; je veux lui dire
Que c'eſt à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah ! Zemire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Que j'ai mal fait de vous le dire !
Voilà, voilà comme je ſuis :
Je veux me taire & je ne puis.

ZEMIRE.

Que pour moi mon pere expire !
Non, je ne le ſouffrirai pas.
Je veux le voir ; je veux lui dire,
Que c'eſt à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah ! Zemire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Il veut partir ſans vous le dire.

ZEMIRE.

Sans me le dire, il veut partir !
Non, non, je n'y puis conſentir.
Je veux le voir ;
C'eſt mon devoir.

ALI.

Vous l'allez voir.
Au déſeſpoir.

ZEMIRE.

Hé-bien, ſois mon guide toi-même.
Vers ce Palais conduis mes pas.

ALI.

Qui? moi! vous mener au trépas!
Trahir un pere qui vous aime!
Non, non.

ZEMIRE.

Cruel! ne vois-tu pas
Que je le dérobe au trépas?
Veux-tu le voir périr lui-même?

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas.
[*A part.*]
Et je tremble auſſi pour moi-même.

ZEMIRE.

Cher Ali! mon pere repoſe:
C'eſt le moment: conduis mes pas.

ALI.

Non, non, je n'ai garde; [*à part.*] & pour cauſe.

ZEMIRE.

De ſon malheur je ſuis la cauſe.
Je dois le ſauver du trépas.

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas.

ZEMIRE.

Tu n'as jamais aimé ton Maître.

ALI.

Je l'aime, hélas! il le ſait bien.

ZEMIRE.

Si tu l'aimes, fais-le connoître.
Le tems nous presse ; vien.

ALI.

Non.

ZEMIRE.

Vien.

ALI.

Je n'entends rien.

ZEMIRE.

A tes genoux
Que j'embrasse....

ALI.

Ah ! de grace !
Levez-vous.
(*à part.*)
Ma foiblesse va me prendre.

ZEMIRE.

A mes pleurs il faut te rendre.
Si nous tardons, il est perdu.

ALI.

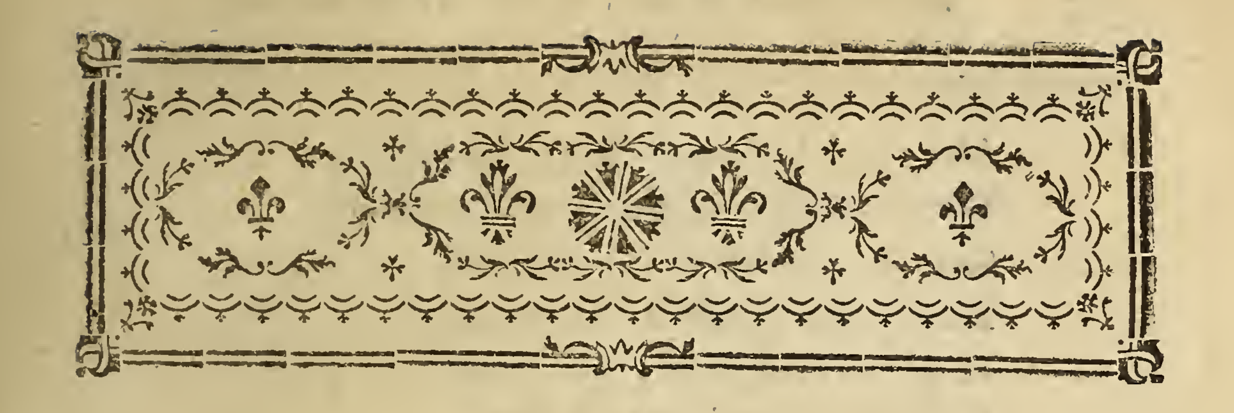
(*à part.*)
Je m'attendris ; je suis rendu.

(*Le Théâtre change & représente le Sallon du Palais* D'*AZOR.*)

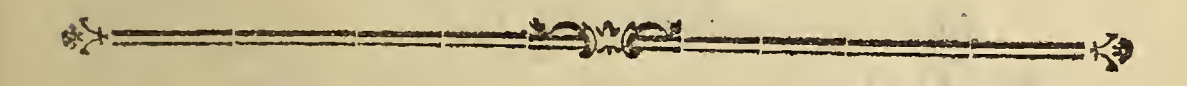
FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III.



ACTE TROISIEME.



SCENE PREMIERE.

AZOR, *seul.*

CRUELLE Fée, abrége ou ma vie, ou ma peine,
Tu m'avois donné la beauté :
De ce don je fus trop flaté ;
Mais hélas ! eſt-ce un crime à mériter ta haine ?
Qu'exige de moi ta rigueur ?
Sous ces traits tu veux que l'on m'aime ;
Et le charme eſt détruit, ſi, malgré ma laideur,
Je puis toucher un jeune cœur ;
Mais peux-tu l'eſpérer toi-même ?
Pour commander aux élémens,
Tu m'as bien donné ta puiſſance ;
Mais les cœurs ne ſont pas ſous ton obéiſſance :
L'amour eſt au-deſſus de tes enchantemens.

AIR.

Ah ! quel tourment d'être ſenſible,
D'avoir un cœur fait pour l'amour,
Sans que jamais il ſoit poſſible
De ſe voir aimer à ſon tour!
Je porte avec moi l'épouvante,
Et je ne répands que l'effroi.
La beauté timide & tremblante,
S'alarme & s'enfuit devant moi.

Ah ! quel tourment, &c.

Ce bon pere, à qui je commande
De me livrer ſa fille, aura-t'il la rigueur
De m'obéir ? pour moi c'eſt un nouveau malheur,
S'il fait ce que je lui demande.
J'aimerai ; mais puis-je à mon tour
Me faire aimer par la contrainte?
La haine obéit à la crainte ;
L'amour n'obéit qu'à l'amour.
Que vois-je? une jeune perſonne
Qui s'avance vers ce palais.

(*vivement.*)

Je reconnois ſon guide : oui, c'eſt lui. Si j'allois
Au-devant d'elle? non ... je brûle & je friſſonne.
Cachons-nous ; tâchons de ſavoir
A quels plaiſirs elle eſt ſenſible;
Et que ſon cœur, s'il eſt poſſible,
Se raſſure, avant de me voir.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

ALI, ZEMIRE.

ALI.

VOUS voilà; je me ſauve: adieu.

ZEMIRE.

Quoi!

ALI, *trouvant les portes fermées.*

Miſérable!
C'eſt fait de moi, tout eſt fermé.

ZEMIRE.

Ali, je te vois alarmé!

ALI, *à haute voix.*

Allons, rendons-nous favorable
L'hôte charmant qui nous reçoit.
Avec plaiſir chez lui ſans doute il me revoit,
Puiſqu'il a la bonté de vouloir que j'y reſte.
(*bas.*)
Pourquoi ſuis-je venu? complaiſance funeſte!

ZEMIRE.

Il eſt donc bien hideux? bien effroyable?

ALI, *à haute voix.*

Non!

ZEMIRE.

Tu me l'as dit.

ALI, *de même.*

Moi? dieu m'en garde!
On le croiroit d'abord; mais plus on le regarde...,
Il a l'air noble; il eſt bien fait, dans ſa façon.
Je n'ai pas trop vu ſon viſage;
Mais il eſt jeune, il eſt galant:
On a toujours aſſez de quoi plaire à ſon âge.
Du reſte, il eſt riche, opulent;
Il aime le bon vin: c'eſt d'un heureux préſage,
Car toujours un buveur a le cœur excellent.
Courage! allons, mademoiſelle,
Vous l'apprivoiſerez: vous êtes jeune & belle.
Tenez-vous droite en le voyant;
Faites-lui bien la révérence;
Et de le trouver effrayant
Gardez-vous d'avoir l'apparence:
Cela ne ſeroit pas honnête. Il vous dira....
Que ſais-je? ce qu'il lui plaira.
Répondez-lui d'un air... là... d'un ton qui le touche:
(*bas.*) Car il eſt tant ſoit peu farouche.
Mais ſur-tout ſoyez mon appui;
Et de me dévorer s'il avoit quelque envie,
Dites-lui que j'aime la vie;
Et faites bien valoir ce que j'ai fait pour lui.

ZEMIRE.

Sera-t'il long-tems invisible?

ALI.

Ho! non.

ZEMIRE.

Dans son Palais tout me semble paisible.

Vois ces livres, ce clavecin.

ALI.

Oui, de galanterie avec vous il se pique.

ZEMIRE.

On diroit qu'il a sçu que j'aime la musique,
Et qu'il veut m'amuser.

ALI.

Vraiment! c'est son dessein.

ZEMIRE.

Que vois-je? Ali, tiens, tu sais lire;
Vois: *Appartement de Zemire.* *
C'est donc là qu'il veut me loger?
Ouvre.

ALI, *avec frayeur.*

Moi! c'est chez vous, Madame; ouvrez vous-même.

ZEMIRE, *elle ouvre.*

Quel éclat, cher Ali! quelle richesse extrême!

ALI.

Il ne veut pas vous égorger.

---

* *Ces mots sont écrits sur une porte.*

DUO.

ZEMIRE.
Raſſure mon pere ;
Dis-lui qu'on n'a pas
Réſolu mon trépas.

Conſole mon pere ;
Dis-lui que j'eſpere
Me revoir dans ſes bras.

Si dans ſon aſyle
Je le ſais tranquile,
Je ſuis ſans effroi.

Je dis en moi-même :
Il reſpire, il m'aime ;
C'eſt aſſez pour moi.

C'eſt aſſez qu'il vive.
Qu'il oublie, hélas !
La pauvre captive ;
La pauvre captive
Ne s'en plaindra pas.

ALI, *cherchant à s'échaper.*
Oui, mais comment faire ?
On arrête mes pas.
Ne le voyez-vous pas ?

Hélas ! pour vous plaire
Je me vois dans ces lacs.

Dans notre humble aſyle,
J'étois ſi tranquile !
J'étois ſans effroi.

Celui qui vous aime,
Ne peut-il de même
Vous aimer ſans moi ?
Que veut-il de moi ?
Ne peut-il vous aimer ſans moi ?
Soyez ſa captive ;
Pourvu que je vive,
Je ne m'en plains pas.

AZOR, *ſans ſe montrer.*
Eſclave, éloigne-toi. Laiſſe-la dans ces lieux.

(*Les portes s'ouvrent.*)

ALI, *en s'enfuyant.*
Ah ! je ne demande pas mieux.



SCENE III.

ZEMIRE, *seule*.

ME voilà seule... allons. Il va venir. Qu'il vienne...
Le cœur me bat...Hé-bien? quelle peur est la mienne?
Mon pere n'est plus en danger:
Je ne crains plus que pour moi-même.
Le Ciel protégera l'innocence qu'il aime.
J'ai rempli mon devoir; & mon sort peut changer.



SCENE IV

ZEMIRE, TROUPE DE GÉNIES.

(*Danse de Génies qui rendent hommage à* ZEMIRE.)

ZEMIRE.

MAIS quelle Cour brillante autour de moi s'empresse ?
Est-ce à moi que cela s'adresse ?
Sur ce trône de fleurs voudroit-on m'élever ?
En vérité je crois rêver.

(*Les Génies des Arts font la Cour à* ZEMIRE.)



SCENE V.

ZEMIRE, AZOR.

ZEMIRE, *tombant évanouie dans les bras des Fées.*

O Ciel !

AZOR.

De ma laideur effet inévitable !
Zemire ! ah ! revenez de ce mortel effroi.
Je parois à vos yeux un monftre épouvantable ;
D'un pouvoir ennemi telle eft l'injufte loi ;
Mais hélas ! fous ces traits, s'il vous étoit poffible
De lire dans mon cœur ! il eft tendre & fenfible.
Ne me regardez pas, Zemire ; écoutez-moi.
(*Il fait figne aux Génies & aux Fées de s'éloigner.*)

ZEMIRE.

Tous mes fens font glacés, à peine je refpire.

AZOR, *à fes genoux.*

Et quelle frayeur vous infpire
Le déplorable Azor, tremblant à vos genoux !

ZEMIRE *le regarde.*

Ah ! .. Je me meurs. Éloignez-vous,
Si vous ne voulez que j'expire.

AZOR *fe relève.*

Vivez. C'eft à moi d'expirer,
Si vous refufez de m'entendre.

ZEMIRE.

(*à part.*)

Comme il a l'air craintif! quelle voix douce & tendre!

(*d'un air timide.*)

N'allez-vous pas me dévorer?

AZOR.

Qui? moi! je veux paſſer ma vie
A vous plaire, à vous adorer.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais l'envie.

ZEMIRE *ſe lève.*

Je commence à me raſſurer.

AZOR.

AIR.

Du moment qu'on aime,
L'on devient ſi doux!
Et je ſuis moi-même
Plus tremblant que vous.
Hé quoi! vous craignez
L'eſclave timide
Sur qui vous regnez!
N'ayez plus de peur:
La haine homicide
Eſt loin de mon cœur.

Du moment, &c.

ZEMIRE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quelle figure horrible ! & quel charmant langage !
Non, cette voix là ſûrement
N'annonce pas un cœur ſauvage ;
Et ſa laideur ſans doute eſt un enchantement.

AZOR.

Je ſuis donc bien épouvantable !

ZEMIRE.

Mais... vous n'êtes pas beau.

AZOR.

Vous me haïſſez ?

ZEMIRE.

Non :
Quand on n'eſt point méchant, on n'eſt point haïſſable.

AZOR.

Et ſi j'ai ſous ces traits un cœur ſenſible & bon ?

ZEMIRE.

Je vous plaindrai.

AZOR.

Zemire, il eſt trop véritable.
Plaignez-moi : l'on ne peut avoir
Sous des traits plus hideux, un naturel plus tendre.

ZEMIRE.

Hélas ! j'oublie à vous entendre,
La peur que j'avois à vous voir.

AZOR.

Oui, Zemire, vous êtes reine
De ce palais, & de mon cœur.
Parlez, commandez en vainqueur.
Ici tout reconnoît votre loi ſouveraine.
Ici mille innocens plaiſirs
Charmeront votre ſolitude.
Vous avez des talens, & vous aimez l'étude;
Voilà de quoi ſans ceſſe occuper vos loiſirs.
Les beaux arts, la riche nature,
Des jardins émaillés des plus vives couleurs,
Les oiſeaux, les fleurs.

ZEMIRE.

Ah! les fleurs!

AZOR.

Vous en aimerez la culture.
Si quelquefois, par grace, à vos amuſemens,
Vous daignez conſentir que l'amitié ſe joigne,
Vous lui ferez paſſer de bien heureux momens!
Si vous voulez qu'elle s'éloigne,
Je m'en refuſerai les tendres mouvemens.

ZEMIRE.

Mais mon pere? mes ſœurs?

AZOR, *vivement.*

Je ſuis riche; & j'eſpere,
A force de bienfaits, conſoler votre pere.

Qu'il forme des ſouhaits, je les accomplirai :
Je dotterai vos ſœurs, je les établirai.
Ils ont perdu leurs biens, je les en dédommage.
Et ceux dont je les comblerai
Seront encore un foible hommage,
Trop peu digne de celle à qui je le rendrai.

ZEMIRE.

Mais... vous m'attendriſſez on ne peut davantage.

AZOR.

Ah, Zemire !

ZEMIRE.

A vous voir j'accoutume mes yeux.

AZOR.

Hé-bien, commencez donc à vous plaire en ces lieux.
Vous chantez, je le ſais, vous chantez à merveille.
En parlant, votre voix touche, émeut tous mes ſens ;
Ah ! quel charme pour mon oreille,
D'entendre éclater vos accens !

ZEMIRE.

Si vous deſirez que je chante,
Je chanterai.

AZOR.

Quelle bonté touchante !

ZEMIRE.

AIR.

La fauvette avec ſes petits,
Se croit la Reine du boccage :
De leur réveil, par ſon ramage,
Tous les échos ſont avertis.
Sa naiſſante famille
Autour d'elle ſautille,
Voltige & prend l'eſſor ;
Raſſemblés ſous ſon aîle,
De leur amour pour elle,
Elle jouit encor.
Mais par malheur
Vient l'Oiſeleur,
Qui lui ravit ſon eſpérance.
La pauvre mere ! elle ne penſe
Qu'à ſon malheur.
Tout retentit de ſa douleur.

AZOR.

Vos chants pour moi ſont une plainte.
Hélas ! je ne puis réuſſir
A calmer les regrets dont votre ame eſt atteinte.
Ne puis-je au moins les adoucir ?

ZEMIRE.

Vous le pouvez.

AZOR.

Comment ? parlez : que faut-il faire ?

ZEMIRE.

Me laiſſer voir encore & mes ſœurs & mon pere.

AZOR.

Autant que je le puis, je vais vous obéir;
Et vous m'en punirez peut-être.
Dans un tableau magique ils vont ici paroître;
Mais ſi vous approchez, tout va s'évanouïr.

SCENE VI.

AZOR, ZEMIRE, *ſur le Théâtre.*

SANDER, FATMÉ, LISBÉ, *dans le Tableau.*

ZEMIRE.

AH, mon pere! ah, mes ſœurs!.. hélas! comme il eſt triſte!
Il pleure. Sa douleur réſiſte
Au ſoin que leur amour prend de le conſoler.
Il me cherche des yeux. Il ſemble me parler.
Ses bras vers moi ſemblent s'étendre.
Ah! ſi je pouvois y voler!
Si du moins il pouvoit m'entendre!

AZOR.

Cela n'eſt pas poſſible.

ZEMIRE.

Et moi, ne puis-je pas
L'entendre lui-même?

AZOR.

Ah, Zemire!

Que me demandez-vous?

ZEMIRE.

A ce que je desire

Vous vous refusez.

AZOR.

Non. Mais je suis sûr, hélas!

Qu'en vous obéissant, je me trahis moi-même.

Leurs plaintes vont me rendre odieux, je le vois;

Mais vous le voulez: je vous aime;

Vous allez entendre leur voix.

SANDER, FATMÉ, LISBÉ.

TRIO en-sourdine.

SANDER.

Ah! laissez-moi, laissez-moi la pleurer.

A mes regrets laissez-moi me livrer.

FATMÉ ET LISBÉ.

Mon pere, hélas! cessez de la pleurer.

A vos regrets cessez de vous livrer.

SANDER.

Qui m'aimera jamais comme elle?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.

SANDER.

SANDER.

Qui me rendra ce tendre zele ?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.

Croyez la voir.

SANDER.

Oui je la voi.

Je crois l'entendre qui m'appelle.

FATMÉ ET LISBÉ.

Nous vous aimons.

SANDER.

Je le sais bien.

Mais ma Zemire !
Ah ! ma Zemire,
Revien, revien !
Sans toi j'expire.
Revien, revien !

FATMÉ ET LISBÉ.

Sans toi, Zemire,
Ton pere expire.
Revien, revien !

ZEMIRE, *se précipitant vers le Tableau.*
Ah, mon pere !

(Tout disparoît.)



SCENE VII.

ZEMIRE, AZOR.

ZEMIRE, *à Azor.*

AH, cruel !

AZOR.

Je vous l'avois prédit :
Vous-même avez détruit le charme.

ZEMIRE.

L'état de mon pere m'alarme.
Laiſſez-moi l'aller voir.

AZOR.

Qu'ai-je fait !

ZEMIRE.

Il languit,
Il s'afflige, il ſe déſeſpere.
Ah ! laiſſez-vous toucher par les larmes d'un pere.

AZOR.

Non, ceſſez, ceſſez Zemire, ceſſez.
Je vous aime; & je meurs ſi vous m'êtes ravie.

ZEMIRE.

Pour raſſurer mon pere & lui rendre la vie,
Une heure, un moment, c'eſt aſſez.

AZOR.

Ah ! quel eſt ſur moi votre empire !
Allez, allez le voir, ce pere tant aimé ;
Raſſurez ſon cœur alarmé :
Dites-lui que pour vous, que par vous je reſpire ;
Que je vous ſuis ſoumis ; que vous m'avez charmé ;
Mais Zemire, je vous conjure
De revenir.

ZEMIRE.

Je vous le jure.

AZOR.

Regardez le ſoleil près d'achever ſon tour.
Si je le vois coucher avant votre retour,
Dès ce moment je déſeſpere,
Je finis mon malheureux ſort ;
Et vous direz à votre pere :
« Il n'eſt plus ; j'ai cauſé ſa mort. »

ZEMIRE.

Moi ! cauſer votre mort ! j'en ſerois bien fâchée !
Non, vous avez tant de bonté,
Et mon âme en eſt ſi touchée,
(*à part.*)
Que pour vous... Ah ! le ſort lui devoit la beauté.

AZOR.

Il dépendra de vous d'en réparer l'injure.
Je vous remets ma vie & ma félicité.
Allez. Si vous êtes parjure,
Je ne punirai point votre infidélité.

Cet anneau vous rend libre. En le portant, Zemire,
Vous n'êtes plus en mon pouvoir ;
Et je vous le confie.

ZEMIRE.

O bonté que j'admire !

AZOR.

Mais si vous voulez me revoir,
Quittez-le ; & dans l'instant vous me serez rendue.

ZEMIRE.

Cette confiance m'est due ;
Et j'en mériterai ce gage, en le quittant.

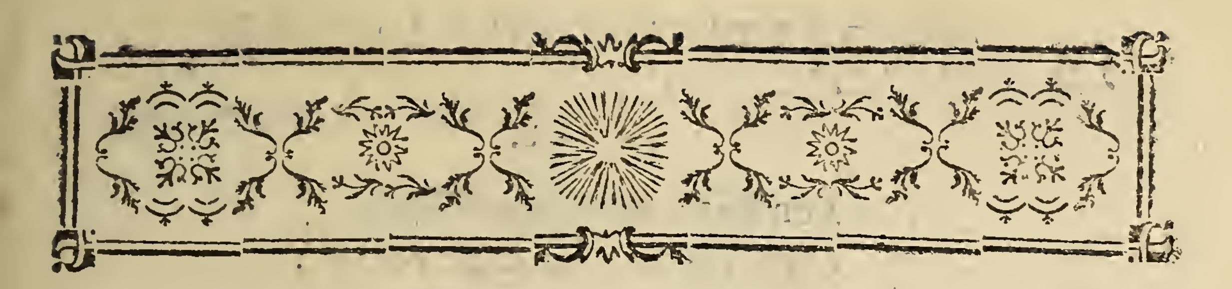
AZOR.

Adieu. N'oubliez pas celui qui vous attend.

(*Le Théâtre change & représente la Maison de* SANDER.)

FIN DU TROISIEME ACTE.





ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

SANDER, ALI.

SANDER *assis, & appuyé tristement sur une table.*

QUEL malheur est le mien !

ALI, *effrayé.*

Ah Monsieur !

SANDER.

Qu'est-ce encore ?

ALI.

Dans l'air....

SANDER.

Hé-bien, dans l'air ?

ALI.

J'ai vu....

SANDER.

Quoi ?

ALI.

Je l'ignore.

AIR.

J'en ſuis encore tremblant.
C'eſt comme un char volant,
Ou bien c'eſt un nuage.
Non, c'eſt un char brûlant,
Volant
Sur un nuage;
Je l'ai bien vu; j'en ſuis tranſi;
J'ai peur qu'il ne deſcende ici.
A l'équipage
Sont attelés
Deux beaux ſerpens aîlés.
De leurs gueules béantes
N'ai-je pas vu les dents?
Leurs prunelles brûlantes
Sont deux charbons ardens.
J'en ſuis encore tremblant.
C'eſt comme un char volant,
Ou bien c'eſt un nuage.
Non, c'eſt un char brûlant,
Volant ſur un nuage,
Ou bien peut-être ce n'eſt rien.
Quand on a peur, on n'y voit pas ſi bien.

SANDER.

Et que me fait, à moi, ce char, ou ce nuage?

ALI.

Ho! rien. Mais c'eſt encor là
Quelqu'un de ces Meſſieurs-là,
Qui, pour ſon plaiſir, voyage.

SCENE II.

ZEMIRE, FATMÉ, LISBÉ, SANDER, ALI.

FATMÉ, LISBÉ.

Voilà ma sœur.

ZEMIRE.

Mon pere !

SANDER.

Ah ! ma fille, eſt-ce toi ?
Eſt-ce bien toi que je revoi ?

ZEMIRE.

C'eſt Azor, c'eſt lui qui m'envoie.
Il permet que je vous revoie :
Il n'a pu me le refuſer.
Je n'ai qu'un moment ; je l'emploie,
Mon pere, à vous déſabuſer.
Ceſſez de gémir & de craindre :
Avec lui je ſuis moins à plaindre,
Oui, bien moins que vous ne croyez.
Il a pour moi, vous le voyez,
Les ſoins les plus touchans, l'amitié la plus tendre.
Il ſe prive de moi : c'eſt un pénible effort !
Et je ſens tous les maux qu'il éprouve à m'attendre.

SANDER.

Quoi !

ZEMIRE.

Si je différois, je cauferois fa mort.
Ne vous affligez plus, mon pere, fur mon fort.
Je fuis heureufe. Adieu.

SANDER, *vivement.*

Ciel! que viens-je d'entendre?
Ma fille! tu veux me quitter!

ZEMIRE.

J'ai promis; il m'attend, & je dois m'acquitter.

SANDER.

Cruelle enfant! tu veux abandonner ton pere!
Tu ne fais pas les maux que tu m'as fait fouffrir.

ZEMIRE.

Pour vous fauver j'ai dû m'offrir;
Mais au lieu d'un maître févère,
Je trouve un ami généreux.
Non, il n'eft pas méchant; il n'eft que malheureux.

SANDER.

Tu le plains!

ZEMIRE.

Hélas! il me femble
Qu'il n'étoit pas né ce qu'il eft.
Tenez, quand nous fommes enfemble,
On diroit que c'eft lui qui tremble;
Qu'il eft perdu s'il me déplait.

SANDER.

Doux & timide en apparence,
Dans le piége il veut t'engager;
Et tu n'en vois pas le danger.

ZEMIRE.

Non, mon pere; j'ai l'aſſurance
Qu'il me chérit de bonne foi.

SANDER.

Ma fille, je ſais mieux que toi
Qu'elle eſt ſa coupable eſpérance.

ZEMIRE.

Il veut vous combler de bienfaits.

SANDER.

Qu'il garde ſes biens que je hais;
Et qu'il n'attende rien de ma reconnoiſſance.
Mes biens à moi ſont mes enfans.
Rien, au prix de leur innocence.

ZEMIRE.

Vous l'outragez, mon pere.

SANDER.

Et toi, tu le défends!
Quel ſentiment pour lui dans ton ame s'éleve?

ZEMIRE.

La pitié.

SANDER.

Malheureuſe! achève.
Par ſes enchantemens il t'aura ſçu toucher.
Il t'intéreſſe!

ZEMIRE.

Hé oui, mon pere, il m'intéreſſe.

SANDER.

Il aura ſurpris ta tendreſſe.

ZEMIRE.

Oui, ſon ſort m'attendrit : je ne puis le cacher.

SANDER.

Quoi ce monſtre !

ZEMIRE.

Daignez m'entendre, & ſoyez juge.
Seule, ſans apui, ſans refuge,
Il me tenoit en ſon pouvoir.
J'ai deſiré de vous revoir ;
Il l'a permis : c'eſt peu : vous allez voir s'il m'aime.
Il me rend libre ; il veut lui-même
Que de moi ſeule ici dépende mon deſtin.
Il mourra ſi je l'abandonne ;
Et j'en ai le pouvoir : c'eſt lui qui me le donne :
En voilà le gage certain.

(*Elle lui montre l'anneau.*)

SANDER.

Cet anneau ?

ZEMIRE.

Cet anneau me rend indépendante.

SANDER.

Du pouvoir du génie ?

ZEMIRE.

Et de ſa volonté.

SANDER.

Je reſpire. Ah, ma fille !

ZEMIRE.

Eſt-ce de ſa bonté
Une preuve aſſez éclatante ?

SANDER.

Ce n'eſt donc que moi déſormais,
Que peut menacer ſa colere ?
Garde-toi de quitter cet anneau.

ZEMIRE.

Quoi, mon pere !
Vous voulez !....

SANDER.

Garde-toi de le quitter jamais.

ZEMIRE.

Et celui qui m'attend, ce malheureux qui m'aime,
Je l'aurai donc trahi ? j'aurai fait ſon malheur ?
Ah ! plutôt, laiſſez-moi devoir tout à lui-même.
S'il eſt ſincere & bon, j'attends tout de ſon cœur.
S'il eſt méchant, s'il a pû feindre,
Et s'il a voulu m'éprouver,
Pour vous, en l'offenſant, que n'ai-je pas à craindre,
Mon pere ? & de vos bras s'il venoit m'enlever !

SANDER.

Qu'il vienne.

ZEMIRE.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi vous ſauver.

DUO.

ZEMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Oppoſer à ſon pouvoir ?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris ſont les larmes
Que j'oppoſe à ſon pouvoir.

ZEMIRE.

Non, vous n'avez plus d'eſpoir,
Plus d'eſpoir que dans mes larmes.

SANDER.

La nature au déſeſpoir,
S'expoſe à tout ſans alarmes.

ZEMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Oppoſer à ſon pouvoir ?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris ſont les armes
Que j'oppoſe à ſon pouvoir.

ZEMIRE.

Ah ! mon pere !

SANDER.

Je ſuis pere.

ZEMIRE.

Si jamais je vous fus chere,
Laiſſez-moi fuir ce ſéjour.

FATMÉ ET LISBÉ.

Que ne puis-je à ſa colere
Aller m'offrir à mon tour !

SANDER.

Et ma fille m'eſt plus chere
Que la lumiere du jour.

ZEMIRE.

Lui-même en ces lieux peut-être
Va paroître.
Ah! laiſſez-moi.

SANDER.

Qu'il paroiſſe.
Ma tendreſſe
Ne me laiſſe
Aucun effroi.

ZEMIRE.

Ma craintive obéiſſance
Peut déſarmer ſa rigueur.
La jeuneſſe & l'innocence
Ont bien des droits ſur un cœur!

FATMÉ et LISBÉ.

La craintive obéiſſance, &c.

SANDER.

J'obtiendrai, par ma conſtance,
Qu'il te rende à ma douleur;
Et ſi ma douleur l'offenſe,
Qu'il me déchire le cœur.

ZEMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes
Oppoſer à ſon pouvoir, &c.

FATMÉ et LISBÉ.

Ah! je tremble, &c.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris ſont les armes
Que j'oppoſe à ſon pouvoir, &c.

ZEMIRE, *jettant l'anneau.*

Mes sœurs, consolez notre pere.

SANDER.

Ma fille ! elle échappe à mes yeux !

FATMÉ ET LISBÉ.

Mon pere !

SANDER.

Laissez moi. Le jour m'est odieux.

Je veux sur moi du monstre attirer la colere.

(Le Théâtre change, & représente une partie des jardins D'AZOR. *C'est un endroit sauvage, où est une grote.)*

SCENE III.

AZOR, *seul.*

Récitatif obligé.

Le soleil s'est caché dans l'onde ;
Et Zemire ne revient pas !
J'ai tout perdu. Que fais-je au monde ?
Zemire m'abandonne ; elle veut mon trépas.

AIR.

Toi Zemire, que j'adore,
Tu m'as donc manqué de foi !
Et pourquoi vivrois-je encore ?
Je n'inspire que l'effroi.
Le jour est affreux pour moi.

Ah ! dans ma douleur extrême,
Si je voulois me venger !....
Qui ? moi ! punir ce que j'aime !
C'eſt un crime d'y ſonger.
Non je ne puis me venger.

Mon ſort s'accomplit. Je ſuccombe.
Cette grote ſera ma tombe.
C'eſt trop ſouffrir ;
Il faut mourir.

(Il tombe dans la grote.)

SCENE IV.

ZEMIRE, *ſeule.*

AIR.

AZOR ! envain ma voix t'appelle.
L'écho des bois
Répond ſeul à ma voix.
Revois Zemire. Elle eſt fidelle.
Elle conſent à vivre ſous tes loix.
Azor ! en vain ma voix t'appelle, &c.

Hélas ! plus que moi-même,
Je ſens que je t'aimois.
Et dans ce moment même,
Plus que jamais,
Je t'aime, Azor, je t'aime....

(Le Théâtre change, & repréſente un Palais enchanté. Azor y paroît ſur un trône dans tout l'éclat de ſa beauté.)

SCENE V.

ZEMIRE, AZOR.

AZOR.

Zemire!

ZEMIRE.

Azor!... ô ciel! où ſuis-je?

AZOR.

Aux vœux d'Azor
Le ciel vous rend plus belle encor.

ZEMIRE.

Qui? vous, Azor! eſt-il croyable?

AZOR.

Oui, je ſuis ce monſtre effroyable
Que, malgré ſa laideur, vous n'avez point haï.
Mais vous rompez le charme : il eſt évanoui.
C'eſt vous qui me rendez à mon peuple, à moi-même.
Le trône où je remonte, eſt un de vos bienfaits.
Venez-y prendre place, & que le diadême
Soit pour le moins cher des dons que je vous fais.

ZEMIRE.

Quel bonheur! quel prodige! & c'eſt moi qui l'opere!

AZOR.

Par vous la Fée, en ſa colere,
Se laiſſe à la fin déſarmer.

ZEMIRE.

Ah! que je vous ai plaint!

AZOR.

AZOR.

Sa rigueur trop févere
M'avoit laiffé, Zemire, un cœur pour vous aimer.

ZEMIRE.

Et c'étoit affez pour me plaire.
Achevez. Rendez-moi mon pere.

AZOR.

Vous l'allez voir.

ZEMIRE.

Je vais le voir!

AZOR.

Vous allez être en fon pouvoir.

SCENE VI.

ZEMIRE, AZOR, LA FÉE, *ramenant* SANDER, FATMÉ, LISBÉ, & ALI.

LA FÉE, *fans fe montrer.*

PERE vertueux & fenfible,
Revois ta fille.

ZEMIRE, *fe jettant dans les bras de fon pere.*

Ah!

AZOR, *à* SANDER.

Tu me vois
Comme elle foumis à tes loix.

ZEMIRE, *à son pere.*

C'est Azor.

SANDER.

Je sais tout.

ZEMIRE.

Serez-vous inflexible?

AZOR.

Pardonne, hélas! sois généreux,
Et plus heureux, s'il est possible,
Que tu n'as été malheureux.

ZEMIRE, *suppliante.*

Mon pere!

AZOR.

Oui, de toi-même il faut que je l'obtienne.
Ta fille t'est rendue; & de ta volonté
Dépendra ma félicité;
Je n'ose dire encor, la sienne.

SANDER.

Ah! faites son bonheur; & quoiqu'il m'ait coûté,
Croyez-vous que je m'en souvienne?



SCENE VII. & *derniere.*

LA FÉE, SA COUR, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA FÉE.

AZOR, tu vois que la bonté
A tous les droits de la beauté.
Sur les cœurs étends ſon empire ;
Et que ſous ma loi
Tout ce qui reſpire,
Adore Zemire,
L'adore avec toi.

La Cour de la FÉE célébre l'himen d'AZOR & de ZEMIRE.

(LE BALLET COMMENCE.)

DUO.

ZEMIRE ET AZOR.

Amour ! Amour ! quand ta rigueur
Met à l'épreuve un jeune cœur,
A quelles peines tu l'expoſes !
Qui mieux que moi ſaura jamais
Quels ſont les maux que tu nous cauſes,
Quels ſont les biens que tu nous fais ?

SEXTUOR.

Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.
De nos malheurs plus de trace.
Ils ſont paſſés ſans retour.
Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.

ZEMIRE ET AZOR.

Vous plaire eſt mon ſeul deſir.
Vous rendre { heureux fait ma gloire.
heureuſe eſt ma gloire. }

SANDER, FATMÉ, LISBÉ, ALI.

J'ai peine encore à le croire.

TOUS ENSEMBLE.

Que de gloire & de plaiſir !
Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.

LE BALLET TERMINE LE SPECTACLE.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, *Zemire & Azor, Comédie-Ballet*, & je crois qu'on peut en permettre la Repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 16 Novembre 1771. MARIN.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer ce 17 Novembre 1771. DE SARTINE.